

DANS LA VILLE BLANCHE

Laurent Lemaître

En débarquant à Arequipa, je n'ignorais pas que la ville tenait sa blancheur des pierres prises pour son édification. En revanche, il m'avait échappé que son nom en quechua signifiait : *oui, restez* et qu'il m'était intimement destiné.

Ma connaissance de la langue espagnole se limitait à *Gracias* et *Buenos días*. J'avais donc pris la peine d'écrire sur une feuille l'adresse exacte où je voulais me rendre. Le chauffeur de taxi, après avoir lu la feuille, se tourna vers moi et me dit : « *Santa Catalina. No es un hotel* ». Voyant que je ne comprenais pas, il répéta sa phrase puis haussant les épaules, se remit dans l'axe de la voiture et la fit avancer. J'espérai seulement qu'il savait où on allait. Sur la route, je vis des montagnes et un ciel gris de nuages qui semblaient me promettre une pluie furieuse. Peu m'importait, je n'étais pas là pour le climat. Vingt minutes plus tard nous entrâmes dans la ville, qui me sembla calme, surtout que j'avais encore en tête les rues surchargées de Lima que j'avais aperçues la veille en arrivant au Pérou. Le chauffeur arrêta la voiture au bord d'un trottoir vide et sortit pour prendre mon sac du coffre.

- Gracias, dis-je.

- Veinticinco soles. Twenty-five, fit-il en me montrant deux fois ses dix doigts et une fois de plus ceux de sa main gauche.

Je sortis deux billets de vingt soles de ma poche et il se mit à chercher de la monnaie pendant un très long moment. Il finit par en trouver au fond d'un antique portefeuille. Je le remerciai encore alors qu'il était déjà assis derrière son volant. La voiture partit vite et je me

retrouvai seule, dans une rue vide d'une ville inconnue. J'entendis un bruit derrière moi, je me retournai et vis un homme ouvrir une très grande porte en bois brun. Sur le mur adjacent, une plaque en métal indiquait « *Monasterio de Santa Catalina* ». C'était donc ça. J'y étais. Je m'approchai de l'homme qui déjà repartait dans l'allée.

- Excuse-me, Santa Catalina ?

- No hablo inglés. Aquí es Santa Catalina. Está abierto ahora, si usted quiere visitar.

Je ne compris rien de ce qu'il me dit. Je sortis de la poche de ma veste une photo que je lui montrai.

- Vous le connaissez ? demandai-je en français.

Il prit la peine de regarder quelques secondes et secoua la tête.

- No sé quién es. ¿De dónde eres?

Je lui fis signe que je ne comprenais pas.

- Where from are you ? No américan, dit-il.

- France. Francia.

Il ressortit sur le trottoir, tendit le doigt vers la droite et dit :
« *Por allí está la Alianza Francesa, Alliance Française* ». Je regardai dans la direction qu'il m'indiquait. « Gracias », dis-je. Il disparut. Je pris mon sac et partit vers ce qu'il m'avait montré. La rue commençait à se remplir. Je passai devant une femme qui tenait, au coin d'une rue, une boutique sur un charriot. Elle vendait des bonbons et des boissons et me proposa d'en acheter. Je lui souris et poursuivis mon chemin. La rue était en pente et je la prenais dans le sens de la descente. Je regardai les bâtiments qui n'étaient pas si blancs que cela. Sur le trottoir d'en

face, au dessus d'un porche grand ouvert, je vis une pancarte indiquant : « Alliance Française d'Arequipa ». Je traversai et entrai. Une immense cour pavée se cachait des regards de la rue. Une crêperie, fermée à cette heure, annonçait que nous entrions en territoire français. Une jeune femme traversait la cour et se dirigeait vers la sortie.

- Vous parlez français ? demandai-je.

- No francés. Por allí, sí, répondit-elle en tendant le doigt vers une porte, de l'autre côté.

Je la remerciai et allai y voir de plus près. Je regardai au travers d'une des vitres de la porte mais ne vis personne. Je frappai et entrai. Des étagères remplies de livres couraient le long des murs. Un comptoir en bois trônait face à l'entrée. Un homme âgé s'y tenait, assis. Il lisait. Je m'approchai de lui. Il releva la tête et me sourit.

- Vous parlez français ?

- Oui. Bonjour.

- Bonjour. Je viens d'arriver ici et je recherche quelqu'un.

- Moi ?

- Euh, non. Mais cet homme-là.

Je lui montrai la photo. Il la regarda longtemps, fronça les sourcils, la retourna pour voir si quelque chose était écrit derrière, fronça à nouveau les sourcils et me rendit la photo.

- Je ne l'ai jamais vu par ici. C'est un Français ?

- Oui, dis-je.

L'homme portait de longs cheveux blancs coiffés en arrière. Sa peau mate contrastait avec le clair de ses yeux. Il me sourit.

- Vous êtes très belle mademoiselle, dit-il en me regardant fixement.

- Merci, répondis-je un peu surprise d'une telle déclaration.

- Au Pérou on dit que vos parents ont dû voler une partie du bleu du ciel pour le mettre dans vos yeux.

Je lui souris et le remerciai encore une fois. J'allais sortir, ne sachant pas où aller. Je posai la main sur la poignée de la porte quand il dit :

- Mademoiselle.

Je me retournai vers lui.

- Vous devriez descendre la rue jusqu'à la Plaza de Armas et entrer dans la cathédrale. Vous y trouverez une vieille femme, elle est toujours assise au premier rang. Toute la journée. Elle connaît tout le monde. Peut-être connaît-elle cet homme. C'est votre fiancé ?

- C'est un homme que j'aime.

Je sortis et décidai de suivre le conseil du vieil homme. Je quittai le bâtiment de l'Alliance Française et repris ma route. Plus j'avancai et plus la rue était prise d'une activité frénétique. Les boutiques de souvenirs et d'artisanat se faisaient nombreuses, les agences de voyage aussi. Je remarquai certaines femmes vêtues de larges jupes aux couleurs vives, bien qu'Arequipa soit éloignée des Andes. J'arrivai sur la Plaza de Armas et je compris enfin pourquoi on parlait de la ville blanche. Tous les bâtiments alentours étaient faits de cette pierre de volcan, et la cathédrale, majestueuse, imposante, régnait tel un empereur romain face à son peuple. Je franchis les marches et passai

l'une des immenses portes. A l'intérieur, le calme dominait et offrait un contraste saisissant avec la place au dehors. Peu de monde était assis sur les bancs de bois. J'avançai jusqu'au premier rang, je ne regardai rien d'autre, ni les vitraux, ni les tableaux, ni l'autel. Une femme se tenait assise au milieu du rang, regardant droit devant comme si une scène extraordinaire se jouait en face. Je m'approchai et elle tourna la tête vers moi.

- Por favor, dis-je en lui montrant la photo.

Elle prit l'image et me sourit. Elle étudia le visage et me regarda plusieurs fois, ses yeux allant et venant de mon visage à celui fixé sur le papier. Elle portait de longs cheveux gris attachés. Les rides qui parsemaient sa peau lui donnaient un air de sagesse, de tranquillité et évoquaient des années passées pour en arriver là.

- Este hombre está en Santa Catalina. Te espera.

Je ne compris pas tout mais j'entendis « *Santa Catalina* ». Elle me rendit la photo. Je la remerciai et la laissai. Dehors le soleil brillait au milieu du ciel bleu. Mes parents en avaient donc laissé un peu. Je regardai la place du haut des marches de la cathédrale. De hauts arbres au-dessous desquels des bancs de pierre blanche entièrement occupés, entouraient ce lieu de repos et de rencontres. *Santa Catalina*. Je devais y retourner. *Te espera*. Je me souvins qu'*esperar* signifiait *attendre*. Je descendis les marches et repris le même chemin que tout à l'heure. Dans l'autre sens. Je remontai la rue, vite, très vite. Je repassai devant l'Alliance Française puis croisai à nouveau la femme au charriot qui me proposa encore ses marchandises. Je me mis à courir et arrivai devant

l'entrée du couvent. Je franchis la large porte et avançai jusqu'à une guérite qui servait de caisse. Je payai les trente-cinq soles du billet d'entrée et continuai de marcher. J'avais lu que *Santa Catalina* était appelée la ville dans la ville mais je ne m'attendais pas à ça. Je marchai vite mais regardai partout. Je traversai des rues pavées entourées de maisons de pierre blanchies à la chaux et parfois peintes en bleu ou en rouge sang. Ça et là des arbres apportaient un peu d'ombre. L'endroit était étrange, silencieux et beau. Certaines portes étaient ouvertes alors j'entrai, attrapant au passage une fraîcheur bienvenue due à l'épaisseur des pierres utilisées pour bâtir les murs. Je n'étais pas là pour le tourisme mais je ne pouvais m'empêcher de ressentir presque violemment le mystère et la force de ce lieu. Il était tôt, j'étais presque seule, je croisai parfois des visiteurs, l'appareil photo en bandoulière et qui ne prêtaient pas attention à cette femme pâle qui regardait partout et avançait plus rapidement qu'eux. Le dédale des rues me déroutait. J'avais l'impression parfois d'être déjà passée dans telle allée, mais il fallait que je poursuive. Je devais le trouver. Il était là. Pas loin. Je le sentais. Je l'espérais. Je n'étais pas mystique mais l'assurance avec laquelle la femme dans la cathédrale m'avait dit « *te espera* » après avoir longuement regardé la photo, me laissait croire qu'elle savait. Je marchai presque une heure. Mais je ne trouvai rien. Au bout du couvent, on peut voir les montagnes qui dominant la ville. Je m'arrêtai pour souffler. J'étais presque défaite, déçue. Je ne l'avais pas trouvé. Il n'était pas là.

- Léa. Léa.

J'entendis quelqu'un m'appeler par mon nom. Je me retournai mais ne vis personne.

- Léa.

Je levai la tête. Une silhouette. Un homme. Assis en haut des marches. Son sourire. Lui. Pendant un instant, je ne fis rien, tout s'arrêta. Je le fixais. Etait-ce lui ? Etait-ce la réalité ?

- Léa.

Je courrai vers lui. Je grimpai les marches aussi vite que je le pu. Il se leva et écarta les bras. Je l'étreignis. Fort.

- Où étais-tu, dis-je plusieurs fois. Où étais-tu ?

- Là. Assis.

Je le regardai. Son visage. Ses lèvres. Son nez. Sa bouche. Il souriait. Je le touchai. Son visage. Je l'embrassai.

- Je t'attendais.